

et bientôt la chaloupe, se couchant sous une violente rafale, rentra dans la zone des tempêtes.

Mais l'ouragan avait heureusement tourné d'un point vers le sud, et l'embarcation put courir vent arrière, allant droit au pôle, risquant de sombrer, mais se précipitant avec une vitesse insensée; l'écueil, rocher ou glaçon pouvait surgir à chaque instant des flots, et elle s'y fût infailliblement mise en pièces.

Cependant, pas un de ces hommes n'élevait une objection; pas un ne faisait entendre la voix de la prudence. Ils étaient pris de la folie du danger. La soif de l'inconnu les enivrait. Ils allaient ainsi non pas aveugles, mais aveuglés, trouvant l'effroyable rapidité de cette course trop faible au gré de leur impatience. Hatteras maintenait sa barre dans son imperturbable direction, au milieu des vagues écumeuses sous le fouet de la tempête.

Cependant l'approche de la côte se faisait sentir; il y avait dans l'air des symptômes étranges. Tout à coup le brouillard se fendit comme un rideau déchiré par le vent, et pendant un laps de temps rapide comme l'éclair, on put voir à l'horizon un immense panache de flammes se dresser vers le ciel.

« Le volcan ! le volcan !... »  
Ce fut le mot qui s'échappa de toutes les bouches; mais la fantastique vision avait disparu; le vent, sautant dans le sud-est, prit l'embarcation par le travers, et l'obligea de fuir encore cette terre inabordable.

« Malédiction ! fit Hatteras, en bordant sa misaine; nous n'étions pas à trois milles de la côte ! »

Hatteras ne pouvait résister à la violence de la tempête; mais, sans lui céder, il biaisa dans le vent, qui se déchainait avec un emportement indescriptible. Par instants, la chaloupe se renversait sur le côté, à faire craindre que sa quille n'émergât tout entière; cependant elle finissait par se relever sous l'action du gouvernail, comme un coursier dont les jarrets fléchissent, et que son cavalier relève de la bride et de l'éperon.

Hatteras, échevelé, la main soudée à sa barre, semblait être l'âme de cette barque, et ne faire qu'un avec elle, ainsi que l'homme et le cheval au temps des centaures.

Soudain, un spectacle épouvantable s'offrit à ses regards.

A moins de dix toises, un glaçon se balançait sur la cime houleuse des vagues; il descendait et montait comme la chaloupe; il la menaçait de sa chute, et l'eût écrasée à la touche seulement.

Mais avec ce danger d'être précipité dans l'abîme, s'en présentait un autre non moins terrible; car ce glaçon, courant à l'aventure, était chargé d'ours blancs, serrés les uns contre les autres, et fous de terreur.

« Des ours ! des ours ! » s'écria Bell d'une voix étranglée.

Et chacun, terrifié, vit ce qu'il voyait. Le glaçon faisait d'effrayantes embardées; quelquefois il s'inclinait sous des angles si aigus, que les animaux roulaient pêle-mêle les uns sur les autres. Alors ils poussaient des grognements qui luttaient avec les fracas de la tempête, un formidable concert s'échappait de cette ménagerie flottante.

Que ce radeau de glace vint à culbuter, et les ours, se précipitant vers l'embarcation, en eussent tenté l'abordage.

Pendant un quart d'heure, long comme un siècle, la chaloupe et le glaçon naviguèrent de conserve, tantôt prêts à se heurter; parfois l'un dominait l'autre, et les monstres n'avaient qu'à se laisser choir. Les chiens groenlandais tremblaient d'épouvante. Duk restait immobile.

Hatteras et ses compagnons étaient muets; il ne leur venait pas même à l'idée de mettre la barre dessous pour s'écarter de ce redoutable voisinage, et ils se maintenaient dans leur route avec une inflexible rigueur.

Un sentiment vague, qui tenait plus de l'étonnement que de la terreur, s'emparait de leur cerveau; ils admiraient, et ce terrifiant spectacle complétait la lutte des éléments.

Enfin, le glaçon s'éloigna peu à peu, poussé par le vent auquel résistait la chaloupe avec sa misaine bordée à plat, et il disparut au milieu du brouillard, signalant de temps en temps sa présence par les grognements éloignés de son monstrueux équipage.

En ce moment, il y eut redoublement de la tempête; ce fut un déchainement sans nom des ondes atmosphériques; l'embarcation, soulevée hors des flots, se prit à tourner avec une vitesse vertigineuse; sa misaine arrachée s'enfuit dans l'ombre comme un grand oiseau blanc; un trou circulaire, un nouveau Maëlstrom se forma dans le remous des vagues; les navigateurs, enlacés dans ce tourbillon, coururent avec une rapidité telle que ses lignes d'eau leur semblaient immobiles, malgré leur incalculable rapidité. Ils s'enfonçaient peu à peu. Au fond du gouffre, une aspiration puissante, une suction irrésistible se faisait, qui les attirait et les englutissait vivants.

Ils s'étaient levés tous les cinq. Ils regardaient d'un regard éfarré. Le vertige les prenait. Ils avaient en eux ce sentiment indéfinissable de l'abîme!

Mais, tout d'un coup, la chaloupe se releva perpendiculairement. Son avant domina les lignes du tourbillon; la vitesse dont elle était douée la projeta hors du centre d'attraction, et, s'échappant par la tangente de cette circonférence qui faisait plus de mille tours à la seconde, elle fut lancée au dehors avec la vitesse d'un boulet de canon.

Altamont, le docteur, Johnson, Bell furent renversés sur leurs bancs.

Quand ils se relevèrent, Hatteras avait disparu.

Il était deux heures du matin.

(A continuer.)

## L'HOMME VERT

(CONTE)

Par un beau jour d'été, deux enfants, le frère et la sœur, jouaient au bord d'une grande rivière et s'y promenaient gaiement. Ils s'étaient fort éloignés de la demeure paternelle. La petite fille en fut alarmée et dit à son frère :

« Mon frère, retournons chez nous, maman nous a défendu d'aller jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon répondit :

« Ma sœur, allons encore là-bas, sous les saules, nous reposer un peu dans l'herbe, nous nous en retournerons après. Et, voyant une nacelle amarrée au tronc d'un vieil arbre, il s'écria :

— Oh ! le joli bateau, avec ses rames bleues et ses voiles blanches. Ah ! ma sœur, si nous avions ce joli bateau ! »

Les enfants accoururent dans les saules, au bord de l'eau. A peine y furent-ils assis, qu'un homme leur apparut, se dressant au milieu des herbes et des joncs.

C'était l'homme vert !

Cette apparition leur fit peur, aussi leur premier mouvement fut-il de s'enfuir. Mais l'homme vert les regarda si tendrement, d'un air si bonhomme, que les enfants, rassurés, revinrent au rivage en souriant.

L'homme vert leur dit alors :

« Pourquoi vous enfuir, enfants ? Ne craignez rien, je vous aime. Je suis le roi des eaux, j'aime les petits enfants. Venez à moi ! »

En même temps, il leur tendit les bras. L'eau tombait de sa barbe, de ses cheveux, et ruisselait sur ses bras, sur son corps comme des larmes d'argent et des perles blanches.

Ce spectacle attachait les enfants au rivage. Cependant la petite fille, inquiète, dit à son frère :

« Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous. »

Le petit garçon, qui avait grand plaisir à voir tomber l'eau de la barbe et de la chevelure de l'homme vert, n'entendit pas la voix de sa sœur.

L'homme vert dit aux enfants :

« Venez à moi, et je vous donnerai tous les coquillages bariolés qui sont dans mes sables. »

En même temps il plongeait et retirait des coquillages pleins ses deux mains, les laissant ensuite retomber et s'en aller au fil des eaux.

Les enfants avaient bien envie de ces jolis coquillages, mais ils n'osaient approcher, et la petite sœur ne cessait de répéter :

« Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous. »

L'homme vert leur dit encore, en leur montrant les fleurs blanches et roses qui flottaient à la surface des eaux : « Venez à moi et je vous donnerai toutes ces fleurs blanches et roses que vous voyez, avec ce roseau flexible qui se courbe sur les flots. Venez à moi, je vous donnerai toutes ces libellules, fleurs vertes, bleues et argentées qui volent dans les airs. » En même temps, l'homme vert agitait les herbes, les joncs, les roseaux, et les libellules s'élevèrent, voltigèrent et vinrent se poser dans la barbe et les cheveux de l'homme vert.

Les enfants en étaient fort réjouis. Cependant la petite fille dit encore à son frère :

« Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon fit quelques pas vers la rive.

L'homme vert leur dit encore :

« Enfants, j'ai là, au milieu des joncs, un joli bateau avec des rames bleues et des voiles blanches; si vous voulez venir à moi, je vous le donnerai. »

Il leur dit encore :

« La chaleur est grande, le soleil darde fort. Vous avez bien chaud, venez à moi, je rafraichirai votre gai visage, vos mains si blanches et vos pieds si mignons. Cette onde est claire comme le cristal même et son gravier est aussi fin que la poussière. »

La petite, toute en larmes, dit à son frère :

« Allons chez nous, frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon s'avança encore un peu pour laver son visage, ses mains et ses pieds.

Alors l'homme vert leur dit d'une voix plus caressante :

« Si vous voulez venir à moi, je vous donnerai tous ces beaux poissons si vifs, qui nagent au fond de la rivière. Tous ces jolis poissons rouges, bleus, verts et argentés. »

Et l'homme vert fit passer sous les yeux des enfants une grande quantité de petits poissons, qui frétilaient, tournoyaient et sautillaient.

Le petit garçon ôta ses souliers, releva son pantalon, et s'avança dans l'eau. Puis il se mit à cueillir les fleurs blanches et roses, il s'avança encore pour prendre les libellules qui fuyaient. Il allongea les mains pour attirer à lui le joli bateau aux rames bleues, aux voiles blanches. Il avança enfin pour prendre les petits poissons qui fuyaient sous les eaux. Alors, l'homme vert agitant les vagues, l'enfant, qui avait de l'eau passé le genou, fit un cri, perdit le pied et glissa, glissa sous les ondes.

« Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau ! » lui criait sa sœur tout en larmes.

Le petit garçon, entraîné par le courant, reprut un moment à la surface pour s'écrier :

« Adieu, ma sœur ! l'homme vert m'étouffe !... »

Et l'enfant disparut une seconde fois sous les flots pour ne plus reparaitre.

Un long rire, un rire infernal comme celui des enfers, se mêla aux cris désespérés de la petite sœur, qui vainement implorait du secours sur le rivage tranquille.

Son frère dormait au fond des eaux, la face dans le sable. Il était mort. L'homme vert l'avait étouffé sous les ondes, au bord de la rivière.

SAVINIEN LAPOINTE.

## LES CARTES A JOUER

Parmi les rues de Paris qu'on a dû démolir pour le percement de l'avenue de l'Opéra, il en est une qui rappelle d'assez curieux souvenirs : c'est la rue de l'Anglade, qui allait de la rue Molière à la rue Sainte-Anne. Elle a disparu avec les premiers numéros de ces deux dernières voies publiques, lors de la construction, en 1866, de l'amorce de l'avenue de l'Opéra et des travaux exécutés pour le dégagement des abords du théâtre français. La rue de l'Anglade, qui mesurait 37 mètres, ne comptait que quelques maisons; elle avait été ouverte au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette rue avait tiré son nom d'un sieur Gilbert Anglade, maître cartier, qui s'y était établi en 1639.

Sur les enveloppes des cartes à jouer qu'il vendait, il écrivait comme devise :

Anglade je ne donne.

Et je vous prie de jouer et d'offenser personne.

Les maîtres cartiers-papetiers, qu'il ne faut pas confondre avec les papetiers-colleurs, formaient à Paris une importante corporation; ils avaient seuls le droit de fabriquer et de vendre des cartes à jouer.

Cette communauté avait des statuts et règlements fort anciens, renouvelés par édit de Henri III, en 1581; ils furent confirmés en 1594 et augmentés par Louis XIII et Louis XIV. L'apprentissage durait quatre ans, le compagnonnage, trois ans. Le brevet coûtait 30 livres, la maîtrise 700 livres. Les cartiers avaient pour patrons les rois, et leur bureau était chez le juré en charge. Les filles de maîtres jouissaient du droit d'affranchir ceux qui les épousaient de l'apprentissage, et pouvaient travailler elles-mêmes chez les maîtres, en qualité de compagnons.

Autrefois la fabrication des cartes était longue et difficile. Avant d'être mis en vente, un jeu passait cent fois dans les mains du cartier; il y avait donc peu d'objets dont le travail de main-d'œuvre fût aussi multiplié.

L'origine des jeux de cartes est antérieure à Charles VI. Le synode de Worcester défend, entre autres jeux de hasard, celui du roi et de la reine. Dans la vie du peintre italien Berna de Sienne, parmi les instruments de jeu brûlés sur la place publique, on cite des figures peintes et des cartes de triomphe; or, Berna, qu'on a mal à propos appelé saint Bernard de Sienne, était contemporain de Charles V, qui n'a pas compris les cartes dans la nomenclature des jeux interdits par lui en 1370, uniquement parce que ce jeu n'était pas encore assez répandu pour attirer sur lui les rigueurs de la proscription. Il est donc inexact de soutenir que ce jeu ne date que de la folie du roi Charles VI, en 1393.

Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, nous a laissé de curieux détails sur la composition des figures des jeux de cartes, sur leur valeur, et sur les personnages allégoriques qui y sont représentés.

Les droits que les cartiers étaient tenus d'acquitter sur chaque jeu de cartes étaient affectés à l'école royale militaire par l'édit de fondation de cet établissement, janvier 1751.

B. F.

## SCIENCE PRATIQUE

*Propriétés toxiques de la glycérine.*—M. Du-jardin-Beaumetz a entrepris avec M. Audigé une série d'expériences, comparables à celles qu'il a déjà entreprises sur les alcools, sur les propriétés toxiques de la glycérine. Ces expériences peuvent ainsi se résumer :

1<sup>o</sup>. La glycérine, chimiquement pure, détermine chez le chien, en vingt-quatre heures, lorsqu'elle est introduite sous la peau, des accidents toxiques mortels à la dose de 8 à 10 grammes par kilogramme du poids du corps.

2<sup>o</sup>. L'ensemble des accidents toxiques (glycérisme aigu) est comparable dans de certaines limites à ceux de l'alcoolisme aigu.

3<sup>o</sup>. Les lésions nécropsiques dans le glycérisme sont analogues à celles de l'alcoolisme, ce qui porte à penser que leur action toxique est à peu près la même.

4<sup>o</sup>. Au point de vue thérapeutique, il n'est donc pas sans danger d'introduire dans l'économie de trop grandes quantités de glycérine.

*Le créosote, ou nouveau moyen de conservation des substances animales.*—A la suite d'essais sur la désinfection de matières fécales, le docteur G. Leube, d'Ulm, avait été frappé des propriétés antiseptiques de l'acide sulfurique, et il en conçut l'idée d'employer cet acide, en solution très-étendue, à la conservation des substances animales. Les résultats auxquels il est arrivé paraissent avoir réalisé ses prévisions; c'est du moins ce que l'on peut conclure de l'examen des différents échantillons qui figurent à l'exposition internationale de Bruxelles. Ce sont des morceaux de viande de bœuf, dont le plus ancien a été préparé en février 1876; le cœur, le foie, la rate, les reins, provenant d'animaux sains et malades, une peau de chat, etc. Tous ces échantillons ont été préparés en les trempant dans de l'eau renfermant 3 et au maximum 4 0/10 d'acide sulfurique. Pour certains, et entre autres pour la viande de consommation, l'acide a suffi dans la proportion de 1 à 2. Après l'immersion, ils ont tous été séchés par l'exposition à l'air ou dans une chambre chauffée modérément.

On ne saurait dire jusqu'à présent si la viande destinée à l'alimentation, et préparée de cette façon, perd ses qualités nutritives et son goût; mais les morceaux conservés n'ont pas de mauvaise odeur, et offrent très-bonne apparence, ce qui permet de croire que l'intérieur est bien conservé aussi. Des essais faits sur des peaux fraîches ont fait voir qu'en imprégnant la surface intérieure de 1 0/10 d'acide sulfurique, la conservation devient parfaite, et que l'on peut éviter totalement le dégagement des gaz putrides que l'on remarque si fréquemment dans les peaux livrées au commerce. On aurait donc encore à un moyen très-économique pour désinfecter les états des bouchers et des poissonniers.

Le bois imprégné d'acide sulfurique étendu acquiert aussi des qualités nouvelles. Des morceaux de sapin nouvellement coupés ont été déposés dans une solution de 3 à 4 0/10 d'acide, et après un temps assez long on les a séchés. Ils sont devenus presque incombustibles, absolument comme s'ils avaient été imprégnés de verre soluble.

*MAUVAISE HUMEUR.*—Les enfants dont la santé est bonne ne sont jamais criards, et ils ne le seront pas, même durant la dentition, si on leur fait prendre du PRÉSERVATIF DE WINGATE POUR LES ENFANTS.